

nouvelles et à entreprendre, contre les hommes qu'elle laissait en arrière, une lutte semblable à celle qui avait renversé le parti constitutionnel. Cette lutte, qui eut des caractères généraux pour toute la France et des formes particulières dans les diverses localités, s'envenima de plus en plus et se termina par un autre appel à la violence. Les vainqueurs du 31 mai 1793, rencontrèrent, sur divers points du territoire national, une résistance que n'avaient point eue à combattre les vainqueurs du 10 août, car cette fois la nation était à peu près partagée. Il y eut entr'autres une cité, la seconde de la France, où fut livré un combat contemporain de celui qui, à Paris, soumettait la convention à l'épuration d'une dictature insurrectionnelle, et ce combat eut une issue toute différente. Il créa, entre cette cité et le nouveau centre révolutionnaire, une guerre longue et acharnée, où la cité ne succomba qu'après des prodiges d'héroïsme et de constance, délaissée et même combattue à regret par la nation qui l'admirait, mais qui, en face de l'Europe armée, ne crut pas devoir se séparer des hommes, quels qu'ils fussent, à qui la destinée avait confié le drapeau de la résistance commune et le rôle de défenseurs du sol et de la liberté française.

Qu'y avait-il donc entre le parti girondin et le parti montagnard ? Qu'y eut-il entre Lyon et la France ?

Nous avons déjà vu que le besoin le plus vif et le plus général qui animait la nation française était celui de défendre la révolution, et que le besoin de l'étendre ne vint qu'après ; qu'il ne se développa que comme une nécessité même de la défense. Le parti girondin avait la conscience de cette mission. Il s'efforça de la remplir, et il y réussit pendant les premiers temps de sa domination. L'invasion arrêtée aux défilés de l'Argonne et à Valmy, la brillante victoire de Jemmapes et la terre étrangère ouverte à son tour aux armes et au prosélytisme français, au nord dans la Belgique et l'Allemagne, au midi dans